

Bijoutiers juifs du Maroc



L'histoire de l'orfèvrerie au Maroc est étroitement liée à la présence très ancienne d'artisans bijoutiers juifs qui furent pratiquement les seuls à assurer la fabrication des bijoux dans ce pays jusqu'au milieu du XX^e siècle. Leur production s'adressait aux femmes tant juives que musulmanes. Avec la création de l'État d'Israël et la fin des protectorats français et espagnol au Maroc, les juifs commencèrent à émigrer en grand nombre. Leur disparition des zones rurales fut rapide, surtout dans le Sud ; l'amenagement des communautés citadines fut plus lent, mais continu, ce qui entraîna la fin de l'artisanat juif des bijoux. La fabrication de ces derniers s'est maintenue dans les villes de Fès, Casablanca et Tétouan, où elle est assurée par des musulmans installés au cours des dernières décennies. Dans les zones rurales, au nord du Haut Atlas, la production de bijoux s'est arrêtée avec le départ des juifs. Elle s'est poursuivie au sud, dans le Sous, où un noyau de bijoutiers berbères existe depuis longtemps, et dans un petit nombre d'ateliers disséminés, repris ou créés par des musulmans. C'est donc dans les musées et les collections particulières qu'on doit rechercher les parures traditionnelles élaborées et reproduites par les bijoutiers juifs qui ont su inventer et faire vivre, dans ses particularités régionales et dans toutes les phases de son évolution, une orfèvrerie hautement originale.

Dans tous les pays musulmans du Moyen-Orient et du pourtour de la Méditerranée, les juifs ont construite traditionnellement le noyau ouvrier d'une corporation spécialisée dans la fabrication et la commercialisation des objets d'or et d'argent. Leur habileté, leur sens esthétique, leurs rapports suivis, au cours de l'histoire, avec leurs coreligionnaires d'autres pays, qui permettaient de fructueux échanges techniques et artistiques, ont assis leur réputation et leur ont conféré une situation de quasi-monopole. La mobilité voulue ou forcée des communautés juives a également assuré la circulation jusque dans les provinces reculées d'un savoir-faire qui ne leur était pas disputé. C'est ainsi qu'au Maroc, au nord de l'Atlas, les bijoutiers des villes étaient pratiquement tous juifs. Une justification de l'abandon du travail des métaux précieux aux juifs venait de l'interdiction musulmane de la pratique de l'usure. Léon l'Africain, au XVI^e siècle, dans sa description de Fes, s'exprimait sans ambiguïté sur ce sujet : « Les orfèvres juifs exécutent leurs travaux au nouveau Fes [Fes Jdid, créé au XIII^e siècle], et les portent dans la vieille ville [l'ancienne médina, fondée au IX^e siècle] pour les vendre. On ne peut travailler en effet ni l'or ni l'argent dans la vieille ville, et aucun mahométan ne peut exercer la profession d'orfèvre, car on dit que vendre les objets d'argent ou d'or pour un prix supérieur à ce que vaut leur poids est de l'usure. Mais les souverains donnent aux juifs la permission de le faire. » Dans certaines villes, comme Fes ou Marrakech, la population juive a été regroupée dès le XV^e siècle dans un *mellah*, qui se trouva être du même coup le quartier des artisans et des vendeurs de bijoux, installés dans de modestes boutiques.

Dans les régions rurales ou montagneuses, essentiellement peuplées de Berbères, on trouvait souvent dans les petits villages juifs dispersés un ou plusieurs artisans bijoutiers, qui écoulaient leur production en se rendant, avec une mallette de bijoux, sur les souks hebdomadaires, à moins qu'ils ne chargeassent des vendeurs de cette diffusion. Souvent aussi, les artisans se déplaçaient à pied ou à dos d'âne pour proposer leurs services dans d'autres villages, car le matériel qui leur était indispensable était d'un encombrement réduit.

Quelques documents photographiques de la première moitié du XX^e siècle nous montrent l'échoppe très simple, à la fois boutique et atelier, où travaillaient les artisans bijoutiers juifs. Généralement assis sur une natte posée sur le sol, ils disposaient d'un petit foyer de braises, forge rudimentaire, pour chauffer le creuset où fondait le métal. Celui-ci était ensuite coulé dans un moule à bijou ou une lingotière. Les moules fournissaient des objets déjà pratiquement prêts, sur lesquels il ne restait éventuellement qu'à apposer, après en avoir poli les surfaces, un décor simple gravé. Les lingots issus du coulage étaient, quant à eux, destinés à fournir, par martelage sur une petite enclume, des plaques minces qu'on pouvait découper pour obtenir toutes les formes de bijoux désirées. Ces plaquettes recevaient ensuite un décor qui, selon les objets et les régions, était ciselé, émaillé ou niellé. Mais, pour délicates qu'elles fussent, ces techniques d'ornementation ne nécessitaient qu'un outillage réduit. Dans la sacoche d'un bijoutier en déplacement comme dans son atelier, deux ou trois creusets, une petite enclume, un marteau, une filière rustique faite d'une plaquette de métal perforée, quelques pinces et limes de diverses tailles, un châssis à mouler et un burin permettraient tous les types de réalisations. La matière première, en pays berbère, était en général fournie par le client, sous la forme de quelques pièces d'argent fidèle aux bijoux traditionnels du ou des groupes pour lesquels ils travaillaient et pu se perpétuer à travers les siècles sans qu'interviennent des changements notables dans les techniques.

On distingue, dans l'ensemble des bijoux du Maroc, deux grandes catégories de parures qui n'ont aucune similitude entre elles : les bijoux ruraux et les bijoux citadins. Les bijoux des populations rurales, berbères en général, étaient et sont encore réalisés exclusivement en argent. Le choix traditionnel de ce métal ne se fonde pas sur des considérations financières, mais sur une croyance de nature magique, qui faisait voir en lui, à cause de sa couleur blanche partout considérée comme bénéfique, une substance capable d'écarter les mauvaises influences. En principe, chaque groupe de population berbère possédait des bijoux de formes et

de décors caractéristiques, semblables pour toutes les femmes à l'intérieur du groupe et distincts de ceux des groupes voisins. Ces spécificités étaient très marquées au sud de l'Atlas.

L'orfèvrerie citadine diffère à tous égards de la production rurale : elle se distingue par l'usage prédominant de l'or – seules des contraintes financières pouvaient motiver en ville l'acquisition d'un bijou d'argent. Très précocement, des techniques de dorure ont permis de cacher partiellement ou entièrement la nature réelle du métal des bijoux citadins et on voit aujourd'hui se généraliser la fabrication de parures dorées. Une autre caractéristique des bijoux citadins est l'emploi de perles baroques, ignoré par les Berbères ; enfin, ils se distinguent aussi par l'utilisation de pierres précieuses, essentiellement sur des parures d'or : les émeraudes, 14 les rubis, sont depuis longtemps fort prisés par les citadines des milieux aisés, alors que les bijoux campagnards ne comportent que de la verroterie, le prix de gemmes véritables étant hors de proportion avec la valeur des bijoux d'argent.

Dans les villes importantes, les bijoutiers étaient regroupés dans un secteur du *mellah* où venaient s'approvisionner autant la clientèle urbaine que les habitants du bled. Si on a pu recenser un certain nombre de bijoux portés exclusivement par les femmes juives, leur parure, en général, reflétait les caractéristiques du milieu dans lequel elles vivaient. La population juive à dominante rurale du sud-est du Haut Atlas s'est constituée par une immigration en provenance de l'est. Ces origines sont restées perceptibles jusqu'au milieu du XX^e siècle dans le vêtement des femmes juives des oasis. Elles portaient, comme les femmes berbères, une grande pièce d'étoffe drapée et se paraient des mêmes lourds bijoux : fibules 2 pour retenir le drapé, bracelets en argent moulé, et 4 colliers d'ambre jaune. La caractéristique la plus 9



▲ Jeune femme juive de Kelaa des Mt'Gouna / Vallée du Dadès, XX^e siècle / Collection André Goldenberg, Paris

remarquable de leur tenue reste les parures destinées à cacher la chevelure des femmes mariées. Ces coiffures imposantes, composées d'éléments de laine ou de crin de bovidés, sont couvertes d'écharpes, et parfois ornées de parures d'argent, diadèmes ou lacs de chaînes. Le seul autre bijou réellement spécifique aux femmes juives qui ait été identifié au sud-est de l'Atlas est le collier ancien du Tafilalet, dont on n'a trouvé que des éléments épars, à cause de l'abandon de sa fabrication, au début du siècle. Il s'agit de disques d'or troués en leur centre, moulés ou faits d'enroulements de fil et marqués de renforts rayonnants. Ces objets précieux tranchent sur les bijoux traditionnels par leur morphologie et leur matière, et rappellent la richesse des négociants juifs de la région quand l'or y transitait par les caravanes venues du Soudan. On a pu voir, de surcroît, dans ces objets atypiques au Maroc, le style et la technique de la bijouterie d'or du Bénin et de Tombouctou.

Le bouleversement le plus important dans l'évolution de l'orfèvrerie marocaine a été provoqué par l'afflux des juifs expulsés d'Espagne en 1492, les *megorashim*. On ne sait rien de ce qu'étaient les bijoux citadins avant cette date ; mais les juifs expulsés de la péninsule Ibérique devaient compter dans leurs rangs des bijoutiers, et les villes où ils s'installèrent en nombre, Fès et Tétouan, sont demeurées des phares de l'orfèvrerie citadine au Maroc. Une partie de ces immigrants gagna le Sud, les villes de la côte et, pour certains d'entre eux, les rivages de l'Atlantique, dans la province du Sous, pour finalement se disséminer dans l'Anti-Atlas occidental. Ils se répartirent principalement dans le triangle Tiznit-Tafraour-Ifrane de l'Anti-Atlas, se mêlant à des coreligionnaires déjà présents dans la région.

La forte influence de ces juifs d'Espagne arrivés jusqu'au Sous a pu être mesurée aux particularités du costume féminin adopté par les juives dans l'arrière-pays de Tiznit, costume très éloigné du drapé ancestral des populations du sud de l'Atlas, conservé partout ailleurs jusqu'au XX^e siècle. Le vêtement à la mode espagnole s'imposa dans les villages juifs de ce secteur, avec sa grande jupe, sa blouse d'apparat galonnée d'or (ou la simple blouse fermée sur le devant pour tous les jours). Il s'agit d'un costume citadin coupé et cousu, auquel faisait écho une coiffe portée dans les grandes circonstances, par-dessus la pertouque, formée d'un large

bandeau entièrement brodé de petites perles baroques, qui trouve son origine dans la parure des villes du Nord. La structure même du vêtement rendait inutile l'usage de fibules, qu'employaient les femmes berbères pour retenir l'étoffe drapée, *izar*.



Pour le reste, les bijoux des femmes des *mellahs* s'apparentaient largement à ceux des femmes berbères de la région. On notait chez les juives le port très courant de plusieurs colliers étagés, comportant en général trois énormes boules ovoïdes creuses en argent émaille, séparées par des enfilades parallèles de petites perles de corail mêlées de pièces de monnaie montées en pendeloques. Elles appréciaient les volumineux bracelets à charnière, aux appliques en forme de dièdre ou de cône, et aux demi-cylindres cachant l'ouverture, le tour décoré d'émaux cloisonnés à dominantes verte et jaune. D'autres formes de bijoux, pendentifs, grands anneaux d'oreilles ciselés à pendeloques coniques, étaient largement répandus chez toutes les femmes de ces régions, berbères ou juives. Les artisans juifs fabriquaient aussi les singulières parures de tête, *mahdour*, portées autrefois par les femmes mariées. Hautes de quinze à vingt centimètres, elles étaient montées sur un bâti d'étoffe rigide, avec des lanieres de fixation ; des fils d'argent très fins étaient tressés parallèlement sur une trame de crins laissée apparente à l'avant et formant une frange ; par endroits, l'ensemble était retenu par des barrettes d'argent, dont le nombre pouvait varier de une à cinq, décorées d'émaux cloisonnés et de verroterie. Il est vraisemblable que cette technique de décor à émaux cloisonnés à partir de poudre de verre colorée chauffée a été apportée par les *megorashim*. L'émaillage enrichissait un travail de fil d'argent qui était probablement déjà connu.

▲ Femme juive de Tahala / Région du Sous, 1947 / Photographie de Jean Besancenot / Don de M. Schumann / Dépôt du musée d'Art juif de Paris

C'est à Tahala que s'est développé le plus grand centre de bijoutiers juifs. Il semble que la population masculine de ce *mellah* situé sur la route de Tiznit à Tafraout fut entièrement constituée de bijoutiers, et que leur travail, notamment celui de l'émail, a marqué toute la production de la région. Selon toute vraisemblance, ils firent des émules auprès des populations berbères des environs de Tiznit, de Imi n'Ougmi, près d'Anezi, et de Tizi n'Imouchioun, sur la route de Tafraout. Ce sont aussi des artisans de Tahala qui ont apporté la technique de l'émaillage cloisonné dans le *mellah* d'Ighil n'Ogho, au sud-est du massif du Siroua, où de nombreux bijoutiers juifs fabriquaient des parures de filigranes pour les *mellahs* d'alentour et pour les femmes berbères de la grande tribu des Air Ououzguir.

Ce tour d'horizon de l'orfèverie rurale marocaine montre la prédominance, jusqu'au milieu de ce siècle, d'un artisanat juif au sud de l'Atlas.

Dans les régions situées au nord de l'Atlas il n'existerait pratiquement aucun partage de l'activité de production des bijoux d'argent. Les artisans juifs ont toujours été les seuls à réaliser les parures des habitantes du Moyen Atlas, de l'Oriental, du Rif, comme c'était le cas, sauf en de rares exceptions, dans les grandes villes pour l'élaboration des bijoux citadins.

La parure citadine se portait toujours avec la « grande robe », *kswa el kbirra*, dont la forme et la dénomination des différentes pièces sont d'origine espagnole. Cette tenue se compose de trois pièces essentielles : la jupe portefeuille, le plastron et le bolero. Faire toujours en velours, elle se caractérise par une riche ornementation de broderie et de passementerie en fil d'or. Les bijoux qui l'accompagnaient nous sont connus par des tableaux, des croquis ethnographiques et des photographies, sans qu'on puisse affirmer qu'ils aient été spécifiques des femmes juives, la documentation en milieu islamique étant rare.

Les plus beaux exemples des XVIII^e et XIX^e siècles qui nous sont parvenus sont des parures de tête portées, lors des fêtes. Les splendides boucles d'oreilles en or travaillé d'ajours et rehaussé de pierres précieuses, rubis, émeraudes et de perles baroques, étaient soutenues par des crochets très ouvragés, reliés par des chaînettes et fixés à la coiffure. Des bandeaux relativement étroits, entièrement tapissés de très petites perles baroques cousues, parmi lesquelles s'intégraient des éléments d'or, pouvaient se superposer à l'édifice de foulards posé sur la tête des

mariées (on les observe sur l'aquarelle de Delacroix *La Mariée juive de Tanger* de 1832). Les mariées pouvaient porter un autre type de bandeau, beaucoup plus large, mais également brodé de perles, et semé de pierres précieuses qui ajoutaient une note colorée et un surcroît de raffinement. Certains bijoux portés à Tanger et à Tétouan par les femmes juives ont également été diffusés par les bijoutiers auprès des femmes musulmanes. Ce sont par exemple les « colliers d'orge », aux pendeloques légères et allongées, inspirés d'une parure algérienne dont le nom, « collier de poissons », reflète de façon exacte la forme particulière des éléments. ■ 10

Dans tout le nord du Maroc, les traditionnels bracelets d'argent et d'or appelés « lune et soleil » ont été très appréciés. Les boucles d'oreilles « du bélier », qui devaient sans doute ce nom à un motif décoratif à deux pointes ou cornes, en argent doré rehaussé d'émaux champlevés, étaient sûrement plus abordables que les lourdes parures de fête, et se trouvaient par là même largement répandues.

Tétouan semble avoir été le centre de fabrication d'un anneau d'oreille simple en or, seulement décoré d'une émeraude claire ou d'une pierre précieuse et de quelques petites perles enfilées. De telles parures sont exposées dans les musées, mais des copies récentes sont encore proposées chez des bijoutiers du nord-ouest du pays, comme à Chechaouen.

Un certain nombre de bijoux citadins anciens, diadèmes, pendentifs et bagues, portent un motif en forme d'oiseau dont l'origine est attribuée aux orfèvres juifs. Ces oiseaux sont assez souvent identifiables : on reconnaît des aigles, parfois biciphales, dans des pendentifs (à moins qu'il ne s'agisse de paons, quand on discerne une sorte de couronne sur la tête), et des pigeons ou des colombes, par couple, sur les diadèmes. Il est certain que ces motifs font partie du répertoire décoratif de l'artisanat juif, puisqu'on trouve des aigles biciphales et des couples de pigeons ou de colombes dans la broderie d'or de plastrons de « grandes robes », et que des colombes apparaissent dans des enluminures de contrats de mariage. Il n'est plus possible de déterminer si ces bijoux ornés d'oiseaux étaient originellement destinés aux seules femmes juives, à cause d'un refus du figuratif dans les arts décoratifs islamiques marocains. Les pendentifs en forme d'aigle, très rares, nous sont connus par des collections de musées ; ils sont considérés comme des reminiscences hispaniques véhiculées au Maroc par les bijoutiers juifs. De rares exemplaires qui ont

accompagné dans leur exode certaines familles circulent encore à l'occasion des mariages, lors desquels il est de coutume de les prêter.

Des orfèvres juifs de Tétouan ont apposé des couples de colombes sur le bord des diadèmes en or décorés de pierres qui font partie des parures des femmes musulmanes. Quant aux bagues anciennes « à l'oiseau », conservées dans le patrimoine de familles juives, elles étaient aussi portées autrefois par des citadines musulmanes.

L'étude attentive des différents types de bijoux fabriqués par les artisans juifs au Maroc révèle une extraordinaire osmose dans les usages qu'en ont faits les diverses populations du pays.

Les créations des orfèvres juifs ont constitué jusqu'au milieu de ce siècle la source des bijoux adoptés quasiment partout. Et les musées qui exposent des bijoux marocains anciens rendent donc implicitement hommage au talent des artisans juifs qui en avaient fait leur spécialité.

Marie-Rose Rabaté

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BESANCENOT J., *Bijoux arabes et berbères du Maroc*, Casablanca, Éditions de la Cigogne, 1953, 39 pages, XL planches.
- BESANCENOT J., *Costumes du Maroc*, Aix-en-Provence, Édisud, 1988, 264 pages.
- CAMPS-FABRER H., « Le rôle des bijoutiers juifs dans l'orfèvrerie nord-africaine », in *Communautés juives des marges sahariennes du Maghreb*, Jérusalem, Institut Ben-Zvi, 1982, p. 285-293.
- JACOUES-MEUNIE D., « Bijoux et bijoutiers du Sud marocain », *Cahiers des arts et techniques d'Afrique du Nord*, Toulouse, Éditions Privat, n° 6, 1960-1961, p. 57-72.
- JOUIN J., « Le Costume de la femme israélienne au Maroc », *Journal de la Société des africanistes* n° 6, 1936, p. 167-185.
- MORIN-BARDE M., *Coiffures féminines du Maroc au sud du Haut Atlas*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990, 182 pages.
- MULLER-LANCET A., « Elements in Costume and Jewellery Specific to the Jews of Morocco », *The Israel Museum News*, Jérusalem, n° 11, 1976, p. 47-66.
- MULLER-LANCET A., « Notes ethnographiques sur le costume des femmes juives du Sous », in *Communautés juives des marges sahariennes du Maghreb*, Jérusalem, Institut Ben-Zvi, 1982, p. 479-493.
- MULLER-LANCET A. et CHAMPAULT D., *La Vie juive au Maroc*, Tel-Aviv, Éditions Slavit, 1986, 270 pages.
- RABATÉ J. et K.-R., *Bijoux du Maroc du Haut Atlas à la vallée du Draa*, Aix-en-Provence, Édisud, 1996, 200 pages.
- RABATÉ M.-R. et GOLDENBERG A., *Bijoux du Maroc du Haut Atlas à la Méditerranée, depuis le temps des juifs jusqu'à la fin du XIX^e siècle*, Aix-en-Provence, Édisud (à paraître fin 1999).

Ouvrage édité à l'occasion de l'exposition « Regards sur la vie juive au Maroc » qui s'est tenue du 7 octobre 1999 au 2 janvier 2000 au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme.
Il accompagne la présentation des bijoux figurant dans « Parures et trames » et dans « Juifs parmi les Berbères ».
Ces manifestations s'inscrivent dans la saison culturelle « Le Temps du Maroc ».

Remerciements

Les bijoux présentés dans le cadre de cette manifestation nous ont été généreusement prêtés par des collectionneurs qui ont souhaité garder l'anonymat. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre profonde gratitude.

Exposition

Commissariat

Laurence Sigal
conservateur du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme,
assistée de Dorota Sniezek-Fejoo

Scénographie

Studio Marchaux

Signalétique

Compagnie Bernard Baisait, Bernard Lagacé

Catalogue

Conception graphique

Compagnie Bernard Baisait, Agnès Rousseaux

Coordination éditoriale

Juliette Brailion-Philippe, Dorota Sniezek-Fejoo

Relecture

Dominique Froelich

Crédits photographiques

P. Bernard, Réunion des musées nationaux, Paris : p. 1 / Succession Besancenot : p. 12 / Christophe Fouin, Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris : p. 13 / André Goldenberg, Marie-Rose Rabaré, Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris : p. 18, 19, 23, 25, 27 / Adam Rzepka, Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris : p. 17, 20-21, 24, 26, 28-29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38 / Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris : p. 2-3, 4, 5 / D.R. : p. 10

© Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Paris, 1999

Achévé d'imprimer en octobre 1999

sur les presses de l'imprimerie Blanchard, Le Plessis Robinson

Photogravure : CEGM, Gentilly

Dépôt légal : octobre 1999

ISBN : 2-913191-05-2